

DU MÊME ÉDITEUR

Des nouvelles d'Algérie (Suite n° 100)
Présentées par Christiane Chaulet Achour

Des nouvelles de Cuba (Suite n° 39)
Présentées par Michi Strausfeld

Des nouvelles des Indiens d'Amérique du Nord (Suite n° 141)
Présentées par Gerald Vizenor

Des nouvelles du Brésil (Suite n° 12)
Présentées par Clelia Pisa

Des nouvelles du Mexique (Suite n° 144)
Présentées par François Gaudry

Des nouvelles du Portugal (Suite n° 30)
Présentées par Pierre Légli-Costa

Histoires d'amour d'Amérique latine (Suite n° 59)
Présentées par Claude Couffon

Histoires étranges et fantastiques d'Amérique latine (Suite n° 1)
Présentées par Claude Couffon

BRÉSIL 25

2000-2015

*Sélection et présentation
par Luiz Ruffato*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2015

Cristóvão TEZZA

Né à Lages (SC) en 1952. Il a publié son premier livre, Gran Circo das Américas, en 1979, mais ce n'est qu'en 1988, avec la publication de Trapo, que son œuvre prend toute sa force. S'ensuivent alors plus d'une dizaine de titres, entre fiction (O fantasma da infância, O professor) et essai (O espírito da prosa, Um operário em férias). En 2007, sort O filho eterno, un roman aux accents autobiographiques, qui le consacre définitivement auprès de la critique et du public brésilien et lance sa carrière internationale. Il vit à Curitiba (PR).

En français: Le Fils du printemps (Métailié, 2009).

Beatriz et la vieille dame est extrait de Beatriz.

Beatriz et la vieille dame

La hardiesse de passer une annonce dans le journal – *Aide à la rédaction*, avec un numéro de téléphone et deux vagues informations (*leçons et corrections*) – fut récompensée le lendemain matin par une voix rauque, féminine et vieille. À vrai dire, à moitié sourde, de cette surdité agressive typique de ceux qui ne veulent rien entendre. J'ai essayé d'éclaircir certains détails, mais elle m'a juste donné l'adresse, m'a dit qu'elle serait libre dans l'après-midi, et m'a raccroché au nez. Cette contrariété bien vite oubliée – il me faudrait affronter une femme autoritaire –, la rapidité de la réponse me mit de bonne humeur. Il est dur d'habiter toute seule, mon désastre conjugal me rendant la monnaie de ma pièce. Mais il me faut recommencer à vivre.

Je longeai le trottoir d'une rue proche de la place Santos Andrade, tout en vérifiant les numéros, jusqu'à me retrouver devant le vieil immeuble, dont la vue donnait sur les arbres du Passeio Público. Distracte, j'imaginai la biographie de ma cliente : veuve d'un haut fonctionnaire retraité, touchant une grosse pension, avec toutes les primes auxquelles elle avait droit, et héritière de plusieurs appartements, elle cherche quelqu'un pour... mais pour quoi au juste ?

Je m'approchai d'un vieux comptoir encore imposant, derrière lequel le portier leva à peine les yeux de son journal pour montrer du doigt le couloir obscur. Je pris un ascenseur bruyant aux grilles anciennes, je sortis de cette

cage comme on débarque dans un vieux film et trouvai tout de suite le numéro 703, dont les chiffres au métal doré brillaient sur la porte ; j'appuyai sur la sonnette et entendis un "j'arrive" éraillé, indubitablement autoritaire, presque un reproche. Ce qui me fit sourire : ma première intuition était juste. Il est bon de ne pas se tromper sur les gens. S'ensuivit un tintement métallique – deux clés de sûreté en plus de la clé normale, que la vieille, sembla-t-il, eut du mal à trouver (j'entendais les mains tremblantes qui peinaient entre ces menottes de clés). Mais ce n'était pas tout – quand la porte fut ouverte, il y avait encore une chaînette de sûreté ; dans l'entrebâillement, je vis les petits yeux de la femme qui me tenaient en joue, au milieu d'une carte précise de rides, le tout sous des cheveux courts teints en jaune. Le poids d'une boucle d'oreille en or semblait incliner sa petite tête.

– Vous êtes Beatriz ?

Je souris, pour détendre l'atmosphère, tout en acquiesçant. Elle claqua la porte, maladroite, et la rouvrit aussitôt, après avoir retiré la chaînette.

– Entrez. Ne faites pas attention au désordre.

C'était le ton même de qui donne des ordres, mais je préférerais voir une bonne intention dissimulée sous la rudesse du style. Il n'y avait aucun désordre – chaque chose était à sa place. Tandis qu'elle reprenait sa lutte contre les clés pour s'enfermer de nouveau, j'avançai lentement dans le couloir encombré de vieilleries, assiettes aux murs, napperons, petites tables, bibelots de porcelaine, petites poupées d'argent, faibles lampes ici et là, et la photo ancienne et jaunie d'une enfant avec un énorme ruban dans ses cheveux courts, que, un peu nerveuse, je pris pour la regarder de plus près, agissant plus par timidité que par sans-gêne, le tintement des clés résonnant encore derrière moi ; je pensai poser une question, juste pour me réchauffer – en toute chose, pensai-je, on sent la glace de quelqu'un qui s'accroche à une autre époque. Je remis la

photo sur l'étagère dans l'obscurité et j'entendis soudain la voix :

– C'était moi.

– Un amour, dis-je, sans mentir complètement, et je continuai d'avancer jusqu'au salon, qui s'ouvrit, mal éclairé par de lourds rideaux. Cette femme aimait la pénombre.

– Asseyez-vous ici, ordonna-t-elle, en désignant une petite table circulaire et une chaise Louis XV au capitonnage usé.

J'obéis, et elle traîna une autre chaise près de la mienne, prenant soin (imaginai-je) de tourner la bonne oreille du bon côté, afin de mieux m'entendre. Une femme maigre et tendue, à la vivacité contenue; seule dans son appartement, chaque matin, elle s'habillait, après une mauvaise nuit de sommeil, comme pour se rendre à une fête inexistante, le chemisier, les chaussures, les boucles d'oreilles, le maquillage, signes isolés de désirs effrités, provenant d'un monde parallèle où elle n'était pas entrée et qu'elle ne pouvait plus oublier. Tu fais de la mauvaise littérature, pensai-je en moi-même, tout en me corrigeant; tout ça, c'est peut-être toi – regarde-la et ne pense pas. C'est ce que je fis, attentive à présent, et alors la femme soupira, je sentis que la cuirasse autoritaire se ramollissait un peu, ses bras se reposèrent sur ses genoux (mais ses mains n'arrêtaient pas de trembler), et je souris, comme pour l'encourager à me dire quelque chose, et elle se mit enfin à parler, mais ce n'était pas encore le plus important – juste une vérification :

– Vous êtes très jeune.

– Pas tant que ça, et je souris de nouveau, me demandant nerveusement si mes vingt-huit ans bien comptés, dits à voix haute, ne seraient pas une agression pour les probables quatre-vingts ans de cette femme, une personne qui coïncidait exactement avec son âge, pensai-je; et j'ajoutai : commé moi. Mais on aurait dit que le seul constat de ma jeunesse la satisfaisait, comme si c'était

l'essentiel, plus encore que mes qualités de correctrice. La femme soupira plus haut, à ce moment-là sa tête oscilla en quête d'un équilibre, ses yeux tournèrent sans but avant de se concentrer directement sur les miens, sans ciller :

– Mon mari me trahissait.

Ce fut un choc, pas tellement à cause de cet aveu, mais parce que j'aurais pu, moi aussi, cinquante ans plus jeune, dire exactement la même chose, sans mentir. Je demeurai muette, la bouche entrouverte. Avait-elle lu correctement les petites annonces ?

– Un instant, ordonna-t-elle, et elle se leva de sa chaise comme si elle avait oublié une chose urgente qu'elle se hâtait à présent d'aller chercher, et j'imaginai, dans l'obscurité, qu'elle allait surgir de la pénombre où elle avait disparu avec des preuves irréfutables, des photographies de détective, des rendez-vous scabreux, des aveux autographes, auxquels succéderait un chapelet de lamentations. Elle me paierait pour l'écouter. Nous prendrions un thé et mangerions des biscuits faits maison. Ce ne serait pas si mal.

Mais elle revint au bout de deux minutes avec un paquet de feuilles doubles, en vérité un cahier de feuilles doubles, grandes, qu'on utilisait autrefois pour les devoirs scolaires (je me souvins de ma mère enseignante), le jeta sur la table, presque agressivement, et posa dessus un stylo. C'était un ordre :

– Je veux que vous écriviez ce qui s'est passé. Et alors elle avoua, laissant entrevoir pour la première fois, à contrecœur, un point faible : ma main – et les doigts de la main gauche enserrèrent le poignet de la main droite – n'y arrive plus. Et je...

Elle voulait ajouter quelque chose, sembla-t-il, une autre raison secrète, mais elle ne dit rien. D'un geste brusque, elle prit de nouveau le stylo et me le tendit, en silence.

Bien des choses me traversèrent l'esprit, dont certaines d'ordre pratique, comme le fait qu'il serait plus aisé d'écrire sur un ordinateur portable qu'à la main sur des

feuilles doubles; et je sentis les petits désagréments de la promiscuité – je n'étais pas la domestique de cette femme et elle ne pouvait pas me parler sur ce ton; "aide à la rédaction", cela n'impliquait pas un travail de copiste; je commençais une carrière solo dans la vie et j'avais besoin d'argent, et c'était pour en gagner que j'avais sonné à cette porte; enfin, je commençai à croire que j'étais en train de perdre mon temps avec une vieille folle. Mais, après tout, j'obéis. Je rapprochai ma chaise, je pris le stylo que tendait cette main tremblante aux ongles vernis et plaçai le paquet de feuilles devant moi, transformée en scribe médiéval. Il n'y avait pas assez de lumière, ce dont elle se rendit compte sans que j'eusse besoin de rien dire – elle regarda autour d'elle, comme si elle méconnaissait son propre salon, dénicha une lampe sur pied, style *Belle Époque*^{*}, la traîna à côté de la petite table tout en dégageant ses pieds du fil électrique qui s'y enroulait et l'alluma. Tranquille à présent – tous ses ordres avaient été accomplis – elle plongea de nouveau un regard perçant dans mes yeux. Comme si elle devinait l'une de mes stupeurs – cette obscurité délibérée, par un après-midi ensoleillé de Curitiba, qui faisait de ce personnage une ébauche de Rembrandt –, elle m'expliqua :

– Je suis atteinte de photophobie. La clarté me détruit la vue.

Je voulus profiter de cette paix momentanée pour parler d'argent, mais la timidité me retint; et de toute façon elle ne m'en laissa pas le temps – elle tendit le bras comme pour imposer le silence, regarda le plafond, ferma ses petits yeux et déclama :

– Mon histoire.

Sa main secouait ses doigts dans ma direction, pour dire "écrivez cela tout de suite", comme si la voix lui venait d'une transe spiritique qui risquait de s'interrompre si jamais

je n'étais pas assez rapide. J'écrivis sur la première ligne, avec application : *Mon histoire*.

Elle baissa la tête, ouvrit les yeux et les tendit vers la feuille, pour vérifier la qualité de mon travail. Soudain, par une inversion absurde, je me transformai en une élève cherchant anxieusement l'approbation de son professeur; j'en vins même à sourire quand elle sourit, approuvant mon œuvre d'un hochement de tête. Renforçant l'éloge silencieux, j'ajoutai :

– J'ai une écriture ferme et arrondie – répétition exacte de ce qu'un ancien professeur m'avait dit, tout en pensant à autre chose, et je souris, comme pour montrer que je plaisantais, mais elle n'entendit rien, de retour à sa transe :

– Je m'appelle Dolores Maria Rubia de Alicanto, et j'ai quatre-vingt-trois ans. Je suis née à São Paulo, le 12 février 1923. Mais ce n'est pas de cela que je veux parler.

Ici, je crus qu'il me fallait suspendre mon travail, mais non : elle continuait, les yeux fermés tournés vers le plafond, et sa main tremblante semblait me réitérer l'ordre d'écrire tout ce qui sortait de sa bouche, d'une voix claire, rauque mais nette, timbrée, lente, au rythme de mon écriture – écrire tout, sauf indication contraire, ce qui n'arriva quasiment pas au long des deux heures qui suivirent.

– Je veux parler du 13 octobre 1950, à Curitiba, ville où celui qui était mon mari, un homme élégant, parfois même beau, occupait le grade de colonel à la caserne de la place Rui Barbosa, où il travaillerait toute sa vie qui ne fut pas très longue. – Elle s'arrêta et se remit à regarder vers le haut, ses lèvres articulant en silence un discours imaginaire de sa mémoire. Et, soudain, la voix revint, ferme. – Ce jour-là, en rendant visite à mon amie Lívia Ceres de Donato, alors âgée de vingt-sept ans, étudiante de médecine à l'Université fédérale du Paraná, fille unique du célèbre juge Antero Fúlvio de Moraes Donato, qui devint membre du Tribunal suprême – non, non, il n'est jamais arrivé jusque-là; il était du STJ, écrivez cela, du Tribunal supérieur de justice –, et

* En français dans le texte. (Toutes les notes sont du traducteur.)

notre voisine dans le nouvel immeuble de quatre étages de la rue Cândido de Abreu, et...

Dona Dolores avait cette maîtrise du langage propre aux gens d'une autre génération, qui depuis leur berceau avaient fréquenté les lettres, les bonnes écoles, les cours privés, avec ce résidu aristocratique de qui sait exactement quelle est sa place, et que cette place est respectable; à l'écouter, il me semblait entendre un manuel suranné du bon usage, avec ces successions discrètes de propositions subordonnées qui se coordonnaient toujours plus avant, pour débiter une nouvelle fournée d'informations qui paraissaient s'assembler pour la volupté de parler plutôt que pour la valeur de ce qui était dit, mais c'était des sons articulés pompeusement, conscients d'eux-mêmes et qui se justifiaient par leur simple impact acoustique, imposant le silence. Et elle avait aussi une notion très claire de la dictée – à un moment de sa vie, elle avait dû enseigner en dilettante –, sachant s'arrêter au bon endroit et reprendre quand je suspendais ma main, dans l'attente. De sorte que sa parole m'arrivait déjà ponctuée, même si, en copiant, je modifiais une chose ou l'autre, mais sans faire de ratures, ce qui me rendit heureuse, comme si je me trouvais dans une compétition difficile, une sorte de marathon de copistes, tout en sachant que personne ne ferait le travail mieux que moi. Et ce que j'entendais était irrésistible. *J'ouvris la porte de ma voisine – nous étions assez intimes pour cela, c'était une amie de longue date, elle allait parfois à São Paulo, je venais parfois à Curitiba – et – et cela ressemblait à un film de dixième catégorie, dans quelque cinéma pouilleux, mais je ne fis aucun scandale, je n'ai jamais été du genre à faire un scandale, je hais les scandales; certaines personnes devraient savoir se comporter, voilà ce que j'aurais pu dire, mais ça n'aurait pas été suffisant, à vrai dire, rien n'était suffisant pour répondre à la hauteur de ce que je voyais, mais je me devais d'être à la hauteur de ce que je voyais, j'ai un nom composé et je me dois de le préserver, et je me suis fixé cela comme objectif dans*

ma vie: être à la hauteur de ma propre vie. Ici, elle s'arrêta, reprenant sa respiration, soucieuse de ne pas perdre le fil de sa pensée. Et elle ordonna:

– Écrivez de nouveau, et soulignez: *J'ai toujours voulu être à la hauteur de ma propre vie.*

Je mordis la pointe du stylo et faillis lui demander ce que, à la fin, elle avait vu, mais je préférerai attendre; elle fit une longue pause. S'ensuivirent des cogitations assommantes – le fait d'"être à la hauteur de sa vie" semblait lui inspirer d'autres tirades profondes, que je copiaais impatientement, désirant qu'elle revînt rapidement à la brutalité de la surface, au lieu de se perdre dans cette profondeur creuse, mais c'était comme si à présent elle avait eu peur de sa propre voix, peur d'avancer dans le tunnel où elle s'était engagée, et j'eus envie de la guider, voire de l'interroger, qui sait, mais ce ne fut pas nécessaire. *Comment peut-on être à la hauteur de soi-même quand, en faisant deux pas en direction d'un couloir obscur, on voit ce qu'un million de personnes de toutes races, croyances, ethnies, nations et couches sociales, des personnes aussi bien de haute que de basse naissance, quand on voit ce que tous doivent avoir déjà vu, chacun avec un genre de souffrance différent? J'avais tout juste vingt-huit ans et j'éprouvais pour mon mari une passion que seul voilait le fait de ne pas tomber enceinte, comme il l'aurait voulu, comme nous l'aurions voulu.* Je sentis un froid dans le ventre – de nouveau, c'était moi. Je suis en présence d'une voyante, délirai-je. Je sentis sa respiration essoufflée et craignis qu'elle n'interrompe le travail pour continuer un autre jour. Elle se pencha sur les feuilles, et sa main toucha la mienne dans un geste rude de sympathie:

– Où en étions-nous, mon enfant?

Je relus la dernière phrase, et Dona Dolores se ragaillardit:

– Ah, parfait. C'est très bien. La partie qui suit maintenant n'est pas facile. Prête?

J'acquiesçai, stylo au garde-à-vous, les yeux sur la ligne blanche de la feuille double.

– On aurait dit deux chiens! Parfaitement – et à présent, Dona Dolores parlait en gesticulant, comme on décrit à des amis, à la table d'un bar, une scène vécue, soulignant chaque mot avec la force de l'horreur, de la double honte, celle de voir et de raconter, et avec aussi un fond d'héroïsme, voyez par où je suis passée, *elle était à genoux par terre, devant le lit, les bras tendus vers l'avant*, et pour le donner à voir, elle tendit les bras au-dessus de la table comme dans une séance de spiritisme – *la tête à moitié relevée vers l'autre côté, c'est pour ça qu'elle ne m'a pas vue, mais elle gémissait, elle gémissait et derrière, derrière* – Dona Dolores éprouvait des réticences à dire la chose en soi, elle hésitait à en arriver aux mots, originaire d'un temps où tout était métaphorique – *ce, ce cul relevé, pardonnez-moi le mot, mais c'est bien ça, ce cul blanc et rond en l'air, dans un mouvement de va-et-vient, je voyais le cul de mon mari, le pantalon baissé, à genoux lui aussi, et lui aussi gémissait. C'était comme je l'ai dit: deux chiens. Le plaisir qu'ils...*

Le rire nerveux que m'inspirait cette description grotesque fut finalement englouti par une émotion angoissante, le ridicule qui tue – et, comme si Dona Dolores l'avait deviné, je sentis de nouveau le contact presque délicat de sa main sur la mienne, signe que je devais arrêter de copier:

– Évidemment, je le sais bien: cette scène n'était pas faite pour être vue. Ni pour être racontée. Pour rien. *Le plaisir qu'ils...* – et là, la femme calait, on revit pendant cinquante ans une scène supposément incompréhensible, et, pour cette raison, la vie s'arrêtait là. *Le plaisir qu'ils...* – et elle répéta trois, quatre fois, la syntaxe incomplète.

Silence. Et, en un instant, Dona Dolores se ressaisit et continua, avec une espèce de secousse de la tête et des épaules, le récit de sa vie. *Je suis sortie comme j'étais entrée*, en silence, et de fait elle ne fit aucun scandale, ni sur le moment, ni après, ni jamais. Elle transforma seulement la tragédie en une mélancolie discrète, que les autres

prendraient pour le regret de n'avoir pas d'enfants. *Je n'ai plus jamais été la même*, et, vérifiant ma copie, elle fut satisfaite d'avoir trouvé ce lieu commun. Elle fut heureuse quand son amie se maria avec un homme de Rio de Janeiro, *un type qu'elle connaissait depuis trente jours*, et après deux ou trois cartes postales, elle n'en reçut plus jamais d'autres nouvelles. Mon travail allait-il finir ici? Non – soudain, j'entendis: *mais je décidai de tuer mon mari. Il n'y avait pas qu'une question de dignité en jeu – si ce n'avait été que cela, il aurait suffi de demander la séparation de corps et le problème était résolu. Ou plutôt son problème était résolu, dans la joie et la bonne humeur, mais pas le mien, femme ruinée par un mauvais mariage, à une époque où la séparation de corps équivalait à une sentence de mort, et surtout à cause d'une absence probable d'héritage, arrière-arrière-petite-fille d'une génération de nobles dont il n'était pas même resté un blason à accrocher au mur. Je devais le tuer, et c'est ce que j'ai fait. Je me débarrassais de la honte de revoir ce chien tous les jours, et en même temps je m'appropriais la manne des avantages de la carrière militaire, dont je profite encore aujourd'hui. Ce sont les dépouilles de ma guerre du Paraguay* – et elle rit alors pour la première fois, d'un rire timide, contenu, honteux, mais indubitablement heureux. Sa main me toucha de nouveau, cette fois-ci avec une malice d'adolescente, et elle m'adressa un regard espiègle:

– Vous avez écrit *exactement* cela?

Et elle rit tout haut, la main devant la bouche. Ensuite, les cogitations philosophiques recommencèrent. – *Oui, c'était là un projet à la hauteur de ma vie, et je m'y consacrais corps et âme*. Tandis qu'elle dévidait son altruisme inversé, ma main se mit à trembler, comme si je sortais enfin d'une transe: j'étais en train d'écouter, et de transcrire, l'aveu d'un assassinat. J'aurais pu m'arrêter là – c'était une situation absurde, sous les ordres d'une vieille folle, et gratuite; ma

* Guerre du XIX^e siècle ayant opposé le Brésil au Paraguay.

nouvelle carrière commençait mal. Mais le désir de m'en aller était contrebalancé par l'image de mon ex-mari, qui semblait me proposer la tentation d'un scénario similaire; je ne pouvais m'empêcher d'écouter Dona Dolores jusqu'au bout. Je commençai à m'impatisser de cette enfilade de justifications qu'elle ajoutait à sa propre histoire, comme quelqu'un qui gâche un bon récit avec le désastre des bonnes intentions. *Oui, une femme doit savoir tracer son chemin, et j'ai tracé le mien. Je ne regrette rien; et le fait que personne ne se soit jamais douté de rien, pas même mon propre mari, qui est mort en m'aimant* – et alors Dona Dolores sourit, rêveuse –, *est la preuve définitive et incontestable* – elle semblait s'adresser à un tribunal imaginaire, avocate passionnée d'elle-même – *que la main de la providence m'a guidée.*

– On prend le thé?

Ce fut une dame presque sautillante qui se dressa devant moi, disparut dans le couloir sombre et revint peu de temps après avec un plateau d'argent et le service à thé. Pour ne pas penser, et surtout ne prendre aucune décision, je relus ce que j'avais écrit et corrigeai une virgule ici ou là; j'avais rempli plusieurs pages, pratiquement sans faire de paragraphes, comme le texte d'un document officiel. Soudain, je me vis moi-même devant ce tribunal, accusée de quelque *crime de dissimulation de cadavre*, expression absurde qui me revint à l'esprit, souvenir d'un navet diffusé deux jours plus tôt, et j'aurais dit alors, avec la même netteté et la même passion, *Messieurs, tout cela n'était que littérature; je n'aurais jamais pu imaginer, oui, mais j'imaginai; plus encore, j'y croyais.* Et pire encore – *je voulais l'imiter.*

– Le poison était la meilleure solution, continua-t-elle, déjà impatientée par l'interruption, après deux gorgées de thé auquel elle ne toucherait plus. *Je ne pouvais consulter personne, cela aurait laissé des traces, on dirait que les gens nous collent à la peau tout au long de la vie, qu'on ne s'en débarrasse que par hasard, et mon crime se devait d'être par-*

fait, sinon c'eût été lui le vainqueur à la fin. Ce qu'il y avait de bien dans mon plan, c'est qu'il me débarrassait de l'anxiété quotidienne, de la sensation de nausée de le savoir avec d'autres femmes, et il y en eut beaucoup pendant les quatre années qui suivirent, le temps qu'il lui fallut pour mourir. Je fréquentais des bibliothèques, je consultais même des traités de médecine du docteur Livia, qui étaient restés dans des cartons de déménagement, nous avions été comme les deux doigts de la main, et j'appris à mesurer les doses plus ou moins homéopathiques qui détruisirent irréversiblement l'estomac, le cœur, les intestins, le poumon, l'œsophage, la gorge et l'âme de mon mari, le pauvre, qui errait à contrecœur, "ce n'est rien", d'un médecin à l'autre, se rétablissait, puis faisait une rechute, et qui un beau jour tout simplement est mort. Une tragédie. Un type inconnu de virus, a-t-on dit à l'époque, un peu comme aujourd'hui ce rotavirus, quelque chose comme ça, des noms que donne la médecine à ce qu'elle ne comprend pas. Une longue pause. Dona Dolores semblait triste. J'ai beaucoup pleuré à son enterrement.

L'homme mourut le 24 décembre 1954, dans l'après-midi, ce qui tomba plutôt bien; du médecin légiste jusqu'aux médecins-conseils, tous en avaient assez de voir la fiche insoluble de cet homme désagréable qui s'inventait des douleurs, en vérité personne n'aimait ce colonel qui se prenait pour Casanova et devenait de plus en plus désagréable à mesure que, sentant cette foutue aigreur, il appuyait davantage sur son estomac, sans compter Noël qui sonnait à la porte – et après une dernière sentence, elle s'arrêta brusquement de parler, poussant un long soupir: *et l'affaire fut bouclée pour toujours.* Alors Dona Dolores me regarda directement dans les yeux, avec déjà l'ombre d'un doute, une pointe distante et croissante de méfiance qu'elle essayait encore de cacher, un faux sourire se dessinant sur ses petites lèvres, tandis que de sa main elle retirait soigneusement les feuilles de devant moi, comme si j'allais les voler, sans me quitter un instant des yeux.

– Encore du thé?

C'était, de nouveau, ce ton sec de qui donne des ordres. Tandis que je me versais du thé tiède, les mains tremblantes de Dona Dolores vérifièrent ce que j'avais écrit. Elle mit en hâte ses lunettes de lecture et jeta ici et là un rapide coup d'œil; elle semblait satisfaite. Elle rangea les pages de sa confession comme on tape sur la table un paquet de feuilles pour les mettre dans une imprimante et décida:

– Je dois vous régler.

Elle emporta la confession en la pressant contre sa poitrine et revint avec un coffret en marqueterie, dont elle sortit quelques billets verts retenus par un élastique.

– C'est le placement que j'ai fait avec une partie de ce qui m'est resté de mon mari. Il est toujours bon d'avoir de l'argent liquide.

Elle retira de la liasse un, deux, trois, quatre, cinq billets, les doigts tremblants.

– Cinq cents dollars. Ce sont des dollars, expliqua-t-elle, comme on donne un cours à un enfant idiot. Ça fait beaucoup.

Je demeurai immobile, sans penser. La lumière de la lampe lui coupait la tête; de l'ombre, seule la voix me parvint:

– D'accord. Elle retira cinq autres billets, sa dernière offre: mille dollars!

Elle déposa les billets devant moi – soudain, nous étions des ennemies mortelles –, elle referma le coffret et l'emporta au loin, disparaissant dans le couloir, d'un pas dur, comme si elle s'était sentie offensée. L'idée me traversa l'esprit que je pourrais rester assise ici encore longtemps et qu'elle continuerait d'empiler les billets dans ma main, jusqu'à finalement me faire consentir au silence.

Elle m'achète, plus qu'elle ne rétribue mon travail, en vins-je à penser le temps d'une demi-seconde. J'ai toujours été une femme lente à comprendre. Je rangeai les billets de

la même façon qu'elle avait rangé les feuilles, en les tapant légèrement sur la table jusqu'à ce qu'ils soient tous de la même longueur et de la même largeur. Je sentis l'odeur de l'argent. Je pliai la liasse et la mis dans mon sac à main, entendant déjà ce désespoir des clés qui s'efforça d'ouvrir à plusieurs reprises la porte de sortie jusqu'à ce qu'elle s'ouvre enfin, avec un double soupir de soulagement; je passai devant Dona Dolores et sentis la brise froide du couloir.

Traduit par Sébastien Roy